

# LE PRINCIPE OCCULTE DE LA VÉRITÉ SELON JEAN PIC DE LA MIRANDOLE

Danièle Letocha  
(Université d'Ottawa)

Se démarquant de deux lectures anciennes, globales et opposées de Jean Pic de la Mirandole, celle de Walter Pater (1868) qui voit en lui un esthète néo-païen <sup>1</sup>, et, à l'autre bout du spectre, celle d'Ernst Cassirer (1926) qui en fait un quasi kantien et le premier des modernes <sup>2</sup>, Brian P. Copenhaver les déclare toutes deux périmées:

«Still less would any current student of Pico sustain Pater's verdict of neo-paganism.»<sup>3</sup>

Après un passage au purgatoire, Pic a récemment fait l'objet de nouvelles études philosophiques et de traductions beaucoup plus rigoureuses de textes déjà connus. On a de plus édité et traduit d'autres textes quasi inaccessibles à cause de la rareté et de la corruption des originaux néo-latins. Les études mirandoliennes semblent prendre un nouveau tournant.

---

<sup>1</sup> Cf. *The Renaissance. Studies in Art and Poetry* [1873], London: Macmillan & Co., 1912, pp. 31 à 51.

<sup>2</sup> *Individu et cosmos*, trad. Quillet, éd. de Minuit, Paris, 1983; Cassirer maintient la même interprétation dans «Giovanni Pico della Mirandola», in P.O. Kristeller & P.P. Weiner, eds., *Renaissance Essays # IX*, Rochester: Rochester University Press, 1992, pp. 11 à 60. Ce texte date de 1942 et le trad. reste inconnu.

<sup>3</sup> Brian P. Copenhaver & Charles B. Schmitt, *Renaissance Philosophy*, Oxford/New York: Oxford University Press, 1992, p. 165.

Une première vague a donné au lectorat francophone deux ouvrages substantiels et tout aussi opposés que pouvaient l'être ceux de Pater et de Cassirer, mais plus circonstanciés et spécifiques dans leurs jugements. L'équipe Boulnois-Tognon a fait paraître en 1993 *Jean Pic de la Mirandole. Oeuvres philosophiques*<sup>4</sup> avec deux études de fond érudites et critiques; l'équipe Valcke-Galibois a publié *Le périple intellectuel de Jean Pic de la Mirandole*<sup>5</sup> en 1994 avec des traductions inédites du *Discours de la dignité de l'homme* et du traité *L'être et l'un*. La thèse de Boulnois voit en Pic un esthète humaniste ouvrant la culture sur la liberté moderne, tandis que la thèse de Valcke replie la pensée de Pic sur la sphère religieuse chrétienne et sur la scolastique d'où il vient et à laquelle il retourne bientôt. Et ceci vaut pour le triangle d'oeuvres des années 1486-1487, soit les fameuses *Conclusiones Nongentae* (ou *DCCCC Conclusiones*) que Pic avait publiées sans titre, chez Eucharius Silber, à Rome, le 7 décembre 1486, pour fins de discussion publique et dont une commission pontificale<sup>6</sup> jugea treize propositions erronées, suspectes d'hérésie ou hérétiques. Dans cette *editio princeps*<sup>7</sup> de Silber, hâtive, fautive et lacunaire (pour les caractères non latins) au point d'être illisible en plusieurs points, on trouvait une introduction aux 900 thèses, sans titre propre non plus; c'est ce texte qui fut posthument publié séparément et qui reçut, à partir de 1557, le nom de *De hominis dignitate oratio* (ou *De la*

---

<sup>4</sup> Olivier Boulnois et Giuseppe Tognon, Collection Epiméthée, P.U.F., Paris; cf. «Humanisme et dignité de l'homme selon Pic de la Mirandole», pp. 293 à 340.

<sup>5</sup> Louis Valcke et Roland Galibois, Presses de l'Université Laval/Centre d'études de la Renaissance de l'Université de Sherbrooke; cf. «L'*Oratio de hominis dignitate*», pp. 75 à 121.

<sup>6</sup> Présidée par Jean Monisart.

<sup>7</sup> Dont il ne reste que deux exemplaires incunables, selon Schefer, ou trois, selon Farmer (cf. notes 10 et 11). Les *Conclusiones* ne furent pas intégrées aux *Opera omnia* (1557-1573) éditées par Jean-François Pic de la Mirandole, neveu de Jean. Les recherches récentes de Farmer indiquent qu'aussi bien Gian Francesco que Jérôme Savonarole (qui s'intitula exécuteur littéraire de Giovanni, à la mort de ce dernier en 1494) ont trafiqué le corpus mirandolien pour des raisons idéologiques.

*dignité de l'homme*). Pour défendre ses treize thèses condamnées ou jugées litigieuses, Pic, alors âgé de vingt-quatre ans, les réitéra et développa sa perspective générale contre ses adversaires dans son *Apologia* publiée le 31 mai 1487<sup>8</sup>, et qui constitue le troisième sommet du triangle, écrit dans la même perspective que les deux textes précédents. Ce projet commun nous autorise à les traiter comme un même espace de recherche mais non pas comme un seul espace discursif, vu la différence de langue.

Il est clair qu'aux yeux de Pic et de ses contemporains, ce sont les *Conclusiones Nongentae* qui constituent le pivot central de ces trois écrits. Mais ces neuf cents thèses, n'avaient jamais reçu d'édition correcte ni de traduction, depuis cinq cents ans. Deux éditions bilingues, sérieuses et très bien documentées viennent de paraître presque en même temps, ce qui est un événement pour tous les interprètes de la Renaissance. Il s'agit de *Syncretism in the West: Pico's 900 Theses*, texte bilingue néo-latin/américain établi, traduit et commenté par Stephen Alan Farmer<sup>9</sup>, d'une part, et, d'autre part, de *Joannis Pici Mirandulae Conclusiones DCCCC / 900 Conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques*, texte bilingue néo-latin/français établi, traduit et annoté par Bertrand Schefer.<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup> Cette fois Innocent VIII Cybo, lui-même peu pieux et encore moins théologien, n'est plus amusé par l'arrogance de Pic: par la bulle «*Etsi juncto nobis*» du 4 août 1487, il condamne globalement les 900 thèses. C'est la première fois qu'un livre est condamné (quoique l'*Index* romain ne soit pas encore institué). Pic fuit et se fait arrêter à Grenoble puis emprisonner à Vincennes en 1488. Ses amis de la Sorbonne, dont Robert Gaguin, le font libérer par Charles VIII.

<sup>9</sup> Tempe, Arizona: Medieval & Renaissance Texts and Studies, vol. 167, 1998, 595 pp., où le texte des *Conclusiones* occupe de la p. 211 à 553.

<sup>10</sup> Édition Allia, Paris, 1999, 286 pp., où le texte des *Conclusiones* occupe de la p. 18 à la p. 225.

Nous nous arrêterons ici à ces fameuses propositions encyclopédiques, enfin lisibles, et je voudrais examiner quelques uns des nombreux points qui permettent d'établir que, dans les *Conclusiones* ainsi que dans les deux textes qui l'encadrent (ce que nous appelons l'*Oratio* et l'*Apologia*), Pic pose des questions, prend une perspective, construit des notions et effectue des démarches non compatibles avec le judéo-christianisme. N'en déplaise à Brian Copenhaver, on peut raisonnablement soutenir que les écrits de 1486-1487 sont néo-païens.<sup>11</sup>

Dans ce cadre, la présente étude se limite à deux points: d'abord, elle vise à décrire la séquence des neuf cents propositions et le principe explicite de leur organisation; ensuite, elle cherche à cerner la notion qui commande l'ensemble de cette entreprise totalisatrice, celle de *PRISCA SAPIENTIA*.

Le texte de l'*editio princeps* des *Conclusiones* avait été écrit en deux mois, à Pérouse (où se trouvaient des juifs lettrés) et à Fratta. Il ne portait pas de titre. C'était un aide-mémoire, une sorte de polycopié rapide fait pour accompagner la discussion des thèses dans un concile ecclésiastique et laïc ouvert à tous les érudits.<sup>12</sup> On sait que Pic envisageait une discussion par blocs de propositions et non pas en les prenant une à une. Le répertoire des propositions est demeuré instable, passant de 700 à 900 (nombre magique plus parfait, censé s'accorder à l'harmonie rationnelle), se voyant soustraire et ajouter des thèses en diverses sections sans que toujours les en-tête soient rectifiés en conséquence. Par exemple, la seconde partie s'intitule «Cinq cents conclusions selon mon opinion personnelle (...)» mais n'en contient que 498 quoique le compte total reste juste, car deux propositions se sont ajoutées à la première partie pour faire 402. Mais tout s'est fait à

---

<sup>11</sup> Sans avoir le loisir de le justifier ici, j'estime que l'*Heptaplus* de 1489 fait également partie des écrits néo-païens de Pic.

<sup>12</sup> Dans sa dédicace au lecteur, Pic offre de défrayer le coûts du voyage de ceux qui n'en avaient pas les moyens.

la hâte, les substitutions se poursuivant pendant que la liste était déjà sous presse, laissant des blancs en maints endroits et ne donnant aucun des mots-clefs en caractères hébraïques ou grecs.

Dans son avis au lecteur (*Lectori*) Pic nous informe qu'entre l'introduction (*Oratio*) et les *Conclusiones*, il est passé de la langue de Rome (néo-latin des humanistes) à la langue de Paris (latin scolastique) parce qu'il fait maintenant oeuvre philosophique.<sup>13</sup> Or, ses contemporains ont jugé cette langue obscure, sauvage, inquiétante, remplie de néologismes, très éloignée du latin scolastique commun annoncé. C'est l'un des arguments contre son texte dans la bulle de condamnation par Innocent VIII, en 1487. Ce qu'allègue Pic ne va donc pas toujours de soi à l'époque.

Le genre lui-même s'apparente à la littérature quodlibétaine de l'université. Il est moins fréquent que celui des *quaestiones* mais Jean de Ripa avait publié des *conclusiones* de cette sorte au XIV<sup>e</sup> siècle. Il présente des thèses isolées et généralement simples en les regroupant sous des titres. Ici, Pic a établi deux grandes sections:

I. Thèses selon les doctrines des anciens et des médiévaux (402), distribuées en huit sections historico-linguistiques remontant du présent vers le passé lointain.<sup>14</sup>

II. Thèses selon son «opinion personnelle» (498) classées en onze sections selon les doctrines.<sup>15</sup> Toutes les thèses jugées suspectes ou condamnées<sup>16</sup>

---

<sup>13</sup> Édition Schefer, *op.cit.*, p. 18.

<sup>14</sup> I. De 6 philosophes et théologiens latins; II. De 8 Arabes surtout aristotéliens; III. De 5 Grecs aristotéliens; IV. De 5 philosophes platoniciens; V. Des mathématiques de Pythagore; VI. Des théologiens chaldéens; VII. Très anciennes thèses d'Hermès Trismégiste; VIII. Cabalistiques des sages hébreux.

<sup>15</sup> I. Conciliant Aristote et Platon; II. En désaccord avec la philosophie commune; III. Conduisant à de nouvelles thèses philosophiques; IV. En théologie, s'écartant des discours reçus; V. Sur Platon; VI. Sur Abucaten Avenam; VII. Sur les mathématiques; VIII. Sur Zoroastre; IX. Magiques; X. Orphiques; XI. Cabalistiques.

se trouvent dans cette seconde section et huit d'entre elles sous le titre «29 conclusions en théologie s'écartant des discours reçus »

---

<sup>16</sup> Les thèses 548, 559, 571, 572, 578, 580, 583, 584, 588, 590, 599, 779 et 780.

En apparence, ces thèses sont de format réduit, variant d'une à cinq ou six lignes environ. mais on remarque vite que plusieurs sont accompagnées de corollaires semblables à des thèses, ce qui double arbitrairement leur force; que dans les 85 thèses mathématiques, on trouve en réalité 11 thèses et 74 questions auxquelles celles-ci sont censées répondre; enfin que les thèses historiques et «personnelles» se trouvent distribuées dans les deux grandes divisions, en dépit de leurs titres. D'autre part, l'importance quantitative accordée à chaque source varie beaucoup: Proclus (55), Averroès (41) et la Cabale (47) représentent ensemble 16% des 900 *Conclusiones*. En fait, à y regarder de plus près, Proclus est cité pour 50 thèses supplémentaires, ce qui lui donne une prépondérance indiscutable. Il y a donc dans cet ensemble (que Pic annonce comme neutre) une dominante néo-platonicienne mystique remontant à Pythagore par le lien généalogique de Jamblique, Porphyre, Plotin et Platon. De plus, la séquence ascensionnelle de chacune des deux grandes parties (thèses historiques et thèses "personnelles") culmine dans le registre cabalistique, seul capable de décrypter l'unité secrète du tout.

Mais, à première vue, cet ensemble se présente comme un répertoire *de omni re scibili*, sans analyse ni principes de discussion. C'est ainsi que se manifeste le syncrétisme extrême de Pic qui juxtapose des idées étalées dans un spectre beaucoup plus large que jamais auparavant, du moins depuis la bibliothèque d'Alexandrie: orphiques, zoroastriennes, chaldéennes, hermétiques, cabalistiques, bibliques, plus toutes les doctrines philosophiques transmises ou ressuscitées par le mouvement humaniste (éditeur et traducteur dont cet esprit participe sans l'avoir inventé).

En quoi consiste exactement ce syncrétisme qu'ont pratiqué, avant Pic, Nicolas de Cues et Marsile Ficin? D'abord, il suppose qu'on postule un atomisme du sens: chaque proposition détachée de son contexte veut encore dire ce qu'elle signifie en propre et nous pouvons la comprendre sans la rapporter d'abord à son cadre historique. Chacune des neuf

cents thèses resterait donc intelligible dans le tableau universel et intemporel présenté par Pic. Le passé se trouve aplati comme une matrice synchrone: il est traité comme un seul champ conceptuel unitaire où s'exercent des combinaisons diverses et interconnectées. Ensuite, le syncrétisme postule que la juxtaposition des éléments différents fait spontanément apparaître la similitude profonde aux yeux des initiés qui possèdent le code de conciliation. Selon le principe mirandolien de *concorde* (ce qui lui a valu des jeux de mots sur son patronyme de *Comes Concordiae*), les énoncés des thèses se parlent entre eux; ils appellent à la mise au jour de leur organicité profonde. Ainsi, le rassemblement synoptique comporte des vertus d'intelligibilité même si on n'a pas préalablement analysé les thèses pour les rendre commensurables par l'examen de leurs fondements respectifs et des conflits qu'on pourrait y trouver.

C'est justement ici que le néoplatonisme mystique de Proclus s'avère tout à fait déterminant et c'est pourquoi Proclus est la première source individuelle citée quant à la quantité des thèses.<sup>17</sup> En effet, la métaphysique néoplatonicienne nie toute possibilité d'altérité radicale. Il n'y a que l'Un. Le multiple, c'est l'Un pluralisé. Dans la multiplicité apparente des thèses divergentes, on va, sans le savoir, du même au même. Rien n'est opposable à rien car «*Omnia sunt in omnibus modo suo.*» (Toute réalité est, de quelque manière, en toute autre réalité). C'est une reprise du principe de la «coïncidence des contraires» de Nicolas de Cues rendu plus mystique par le caractère caché attribué à l'unité sous-jacente qu'on invoque. Expliquant l'obscur par le plus obscur encore, le syncrétisme doit montrer que «l'unité de la vérité doit se conserver dans la multiplicité de ses oeuvres et de ses manifestations».<sup>18</sup> Et multiplicité il y a, car non seulement le lecteur se trouve face à

---

<sup>17</sup> D'une manière diffuse, c'est l'averroïsme qui domine l'ensemble. Ainsi, le lecteur sursaute en constatant que la commission pontificale n'a pas condamné la conclusion #117 "Una est anima intellectiva in omnibus hominibus." (L'âme intellectuelle est unique en tous les hommes.)

<sup>18</sup> Édition Schefer, *op. cit.*, p. 15.

des paquets de thèses qui semblent jetés en vrac, mais surtout l'enchevêtrement des registres apparemment incommensurables atomise toutes les cultures savantes accessibles: tous les types d'aristotélismes, magie, astrologie, médecine, poésie orphique, Cabale, Bible, tous les platonismes anciens et médiévaux, mystères hermétiques, «théologies», etc.

Comme, en termes métaphysiques, l'un caché vaut plus que le multiple où il se montre au vulgaire, il s'agit de chercher le chiffre, le code, la clef qui met en correspondance les registres, hypostases, champs, niveaux, degrés de réalité dans un déploiement contigu où rien n'est assez séparé du reste pour agir comme cause d'un effet véritablement distinct de lui. C'est pourquoi cette épistémologie syncrétique est nécessitariste plutôt que causaliste: elle vise à répartir et à mettre en réseau isomorphe des traces, résonances, échos, similitudes, miroirs, symboles, images, simulacres, etc. Le même se répète dans l'analogie : tout élément du monde supérieur a son correspondant dans le monde inférieur, mondes spirituel/matériel, mondes imaginaire/conceptuel, mondes angélique/humain, etc. à l'infini<sup>19</sup>. On procède par saturation du champ: plus il y a de propositions philosophiques de tous les corpus, traditions, auteurs individuels, et plus on accumule les conditions de possibilité de dévoiler la vérité principielle:

«Il me reste à répondre, en troisième lieu, à ceux qui s'offensent de la nombreuse abondance [*multitudo numerosa*] des thèses proposées (...). Mais c'est inutile et présomptueux disent mes adversaires. Moi, au contraire, je soutiens que j'ai entrepris cela non par vanité, mais par nécessité et, s'ils considéraient avec moi l'essence de la philosophie, ils avoueraient, fût-ce à contrecœur, que c'est absolument nécessaire.»

---

<sup>19</sup> Farmer propose de comprendre cette recherche de pattern comme une structure topologique en fractal.

L'unité que cherche le philosophe doit réconcilier Platon et Aristote, Thomas d'Aquin et Duns Scot, la philosophie et la théologie, l'être et l'un.

Mais à la différence de la *disputatio* universitaire des scolastiques où la réponse rationnelle s'obtient par argumentation publique sur les propositions en présence, le syncrétisme de la Renaissance propose un itinéraire initiatique qui coïncide avec une élévation spirituelle progressive. Et cette purification ascendante suit, dans les *Conclusiones*, une voie régressive c'est-à-dire que la pensée doit remonter depuis le présent vers les sources les plus anciennes de toutes les traditions, là où tous les rayons du cercle convergent vers le centre unique, prenant la forme de l'invocation généalogique du rite archaïque qui assure sa vérité par des garanties externes de fidélité continue à une ligne de transmission du message. C'est pourquoi les premières propositions énoncées sont les plus proches de nous et les dernières, dans chacune des deux catégories (doctrines/ "opinions personnelles"), les plus anciennes selon l'évaluation de Pic. Toutes sont effectivement requises: le répertoire encyclopédique quasi exhaustif est le point de départ de la science universelle que cherchait l'humanisme. Premier malaise pour le lecteur contemporain de Pic autant que pour nous: la langue scolastique est en contradiction avec l'épistémologie humaniste. Ici, la véritable pensée s'exerce nécessairement dans la généalogie du savoir (et non dans une conscience historique).

Mais, pourrait-on objecter, Pythagore (pour ce qu'on en connaît), Plotin, Proclus et le Pseudo-Denys ont déjà, avant Ficin et Pic, présenté la philosophie comme une ascèse de ce genre. Ce qui fait que les *Conclusiones* apportent «un véritable bouleversement dans l'histoire de la philosophie»<sup>20</sup>, c'est, outre le spectre de leur extension inédite que nous avons mentionné, le double projet de déstabiliser la rigidité scolastique<sup>21</sup> et de banaliser le

---

<sup>20</sup> Éd. Schefer, 4e de couverture.

<sup>21</sup> «Ainsi le syncrétisme, si incompréhensible à notre entendement moderne, joue un rôle critique. Il débarasse l'homme de la Renaissance du respect médiéval de l'ordre. (...) Contre les vérités bien établies de la scolastique, le

christianisme par rapport à une vérité simple, première, plus profonde et fondamentale, dont toutes les religions révélées ne sont que des reflets. La syncrèse n'est donc pas une simple méthode de travail. Elle fonctionne comme une métaphysique hiérarchique et universaliste.

C'est ici qu'intervient chez Pic la reprise et la consolidation d'une ancienne notion appartenant à la conscience archaïque: la *prisca sapientia* comme source unitaire de vérité où se confondent toutes les religions/théologies et toutes les philosophies particularisées. Pas plus que la structure de convergence profonde, l'unité primordiale ne s'observe empiriquement dans les textes de la tradition. Elle se postule sur le mode externe et requiert une initiation autant qu'un degré de perfection éthique pour devenir perceptible. Pic fait appel au principe de proportionnalité entre le message et le destinataire, connu depuis Origène par les exégètes bibliques:

«Mais révéler au peuple les mystères les plus secrets ou les arcanes de la très haute divinité, cachés sous l'écorce de la loi ou le vêtement grossier des mots, qu'était-ce sinon donner des choses sacrées aux chiens et jeter des perles aux pourceaux?»<sup>22</sup>

Le degré de science acquise donne un degré de dignité qui permet lui-même de comprendre plus de science d'un registre plus élevé. Après l'éthique et la philosophie naturelle, l'âme s'élève à une sorte d'*epopteia* théologique, si l'on prend le langage stoïcien de Chrysippe et de Plutarque.

---

syncrétisme revendique les droits à la totalité.» Cf. Hélène Védrine, *op. cit.*, p. 13.

<sup>22</sup> Jean Pic de la Mirandole, *Oeuvres philosophiques, op. cit.*, cf. *Oratio*, p. 63.

En remontant les mailles du temps pour trouver, par des lois de *sumpatheia* et de *philia* cosmiques, la vérité primordiale et pure, *in recessu divinius aliquid* (quelque chose de plus divin dans un coin reculé), Pic prétend apporter une philosophie nouvelle (*novam philosophiam affere*): comme plusieurs autres humanistes italiens, il ranime le vieux modèle du temps cyclique païen. C'est la grande métaphore qui interprète le temps comme *fons* (source saturée de sens dans un passé immémorial) et *lacunae* (déficits de sens du présent): référence mythique à l'Âge d'or, aux *archai* de plénitude et de vérité une et immédiate. Ce qui est vrai existe depuis l'origine et attend d'être manifesté de nouveau.

L'expression fameuse de l'*Apologia*, «*quaedam occulta concatenatio*»<sup>23</sup> (un certain enchaînement occulte), désigne le réseau de connexions secrètes dont l'homme est le noeud central, relié à tout et faisant communiquer toutes les instances du cosmos entre elles. C'est l'interprétation de cette *concatenatio* universelle que la *Cabale* juive a réalisée sans reste. Nous n'en traiterons pas ici. «*Occultus*» signifie, en latin classique, dissimulé, caché, secret, et qui doit le demeurer pour presque tous car ce qui est occulte donne un pouvoir à celui qui le découvre. Même nuance dans le champ sémantique de «*priscus*» qui signifie non seulement très ancien, prestigieux et immémorial, mais encore à demi-obliéré, oublié, effacé quoiqu'encore terrible et efficient. Par son antiquité et sa source divine, la *prisca sapientia* est nécessairement la plus fondamentale, la plus vraie, la plus proche de l'unité originaire qui s'est ensuite diffractée et affaiblie dans les doctrines pluralisées que le cercle encyclopédique juxtapose et déchiffre. Le temps dégrade le message initial. Une religion jeune (comme le christianisme) ne peut prétendre à plus de vérité qu'une ancienne.

---

<sup>23</sup> De *catena*, chaîne. Cf. *Opera Omnia*, Cesare Vasoli, dir., Georg Olms Verlag, Hildesheim, 1969, folio 235.

Chez Pic comme chez les autres syncrétiques, la *prisca sapientia*, les plus anciens messages reçus viennent d'Orphée et de Zoroastre; la *prisca theologia* désigne les doctrines de Pythagore et de Platon; la *prisca lingua* où les mots et les choses entretiennent des rapports symbiotiques, magiques et puissants, c'est l'hébreu adamique.

Or, la grande loi de restitution de l'unité originare, c'est la convertibilité des registres. Ainsi les signes de la langue forment des figures qui se retrouvent dans la sagesse, dans la théologie <sup>24</sup>, dans la philosophie. Isomorphisme fondamental, soumis au principe d'antiquité: le plus récent reflète le plus ancien, mais le plus ancien (Cabale mosaïque) explique et transcende le plus récent (christianisme).

«Yet, without intending to do so, both he Pico and Ficino relativised all religions and jeopardised Christianity's claim to a unique status among the world religions and to a monopoly of truth.»<sup>25</sup>

La vérité réside dans la clef qui ouvre les portes figurées par les religions positives: la numérologie cabalistique qui participe de l'un et du multiple à la fois. Si l'on applique les principes mirandoliens du triangle 1486-1487 plutôt que les protestations de soumission de Pic à l'autorité romaine, le christianisme des *Conclusiones* est une religion tardive qui a perdu son autonomie et qui signifie ultimement autre chose que ce qu'il annonce; la vérité du christianisme n'est pas dans le christianisme.

---

<sup>24</sup> Pic ne distingue pas entre mythe, religion et théologie.

<sup>25</sup> Charles G. Nauert, *Humanism and the Culture of Renaissance Europe*, Cambridge: Cambridge University Press, 1995, p. 67.